



LE MAROC

VU PAR

Mark HAMBourg

J'AI parcouru le monde entier, j'ai vu bien des pays, j'estime que rien n'élargit mieux la vision et ne stimule mieux l'imagination que la vue d'autres contrées, de nouvelles formes d'art et de religions. Je n'avais jamais été au Maroc, quand j'y fus attiré par l'offre, aussi inattendue qu'agréable, que me faisait un ami établi à Tanger, d'aller y prendre quelques jours de repos.

Notre puissant vapeur partit bravement du grand port de Londres, par une formidable tempête de vent et de pluie, et lutta contre la grosse mer pendant un nombre d'heures qui semblait ne devoir jamais finir. Enfin le navire arriva dans un port et je regardais la terre de tous mes yeux, m'attendant à voir les curieux visages d'Abd-el-Krim et de ses Riffains. Figurez-vous mon étonnement quand s'offrirent à mes regards les traits, bien connus, amicaux, des habitants de l'agréable Southampton ! " Pas plus loin que le Hampshire ? murmurai-je. Vraiment l'Angleterre possède une longueur de côtes considérables ! "

Cependant, après une somme de labeur encore plus formi-

dable que la première, parmi des vagues hautes comme des montagnes, et contre lesquelles notre bon vapeur bataillait avec détermination pour s'ouvrir un passage, nous arrivâmes à destination.

Je dois donner un bon point à ce bateau : non seulement il avait chevauché l'Océan avec une assiette aussi solide que le permettaient les circonstances, mais il n'avait pas de musique à bord ! Ainsi nos angoisses du mal de mer ne furent-elles point troublées pour une fois, par le jazz *omni-présent*, et ainsi je pus faire des exercices sur un piano muet qui m'accompagne dans tous mes voyages. Le grondement des puissantes vagues fut la seule musique dont nous fûmes régales pendant cette traversée.

Nous finîmes tout de même par débarquer en un lieu un peu plus lointain que la côte sud de l'Angleterre.

En quittant le navire, deux aimables cicérones ou " banditti ", comme je les appelais, avec une habileté et une politesse extrêmes, me pilotèrent à travers les dangers de la Douane. En fait, je trouve que le mieux est de ne jamais voyager avec des objets susceptibles de payer des droits, et je ne pus m'empêcher de rire quand, cette fois, l'employé des douanes me menaça d'ouvrir un de mes colis qu'il désignait, et que mes " banditti " lui crièrent avec indignation : " Vous ne pouvez tout de même pas faire une chose pareille sans demander d'abord au Señor quelle est celle de ses valises qu'il désire ouvrir ! "

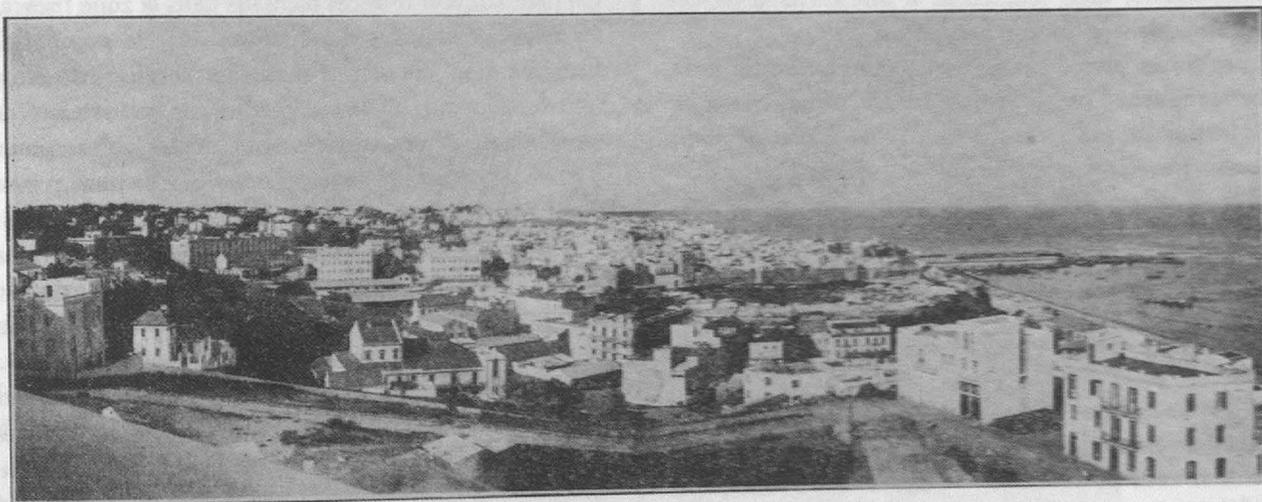
C'était là, me sembla-t-il, le comble de la politesse.

En continuant notre voyage, nous montâmes dans un très petit vapeur qui nous secoua parmi les courants tourbillonnants lesquels agitent et soulèvent les eaux du détroit où l'Atlantique et la Méditerranée se rencontrent. Ce petit vapeur nous transporta dans la baie en face de Tanger, où nous vîmes venir à notre rencontre un canot automobile plein de Maures très dignes, vêtus de leurs longs " djellabi " blancs, tenue qui me paraissait bien étrange sur ces eaux tumultueuses. Il semblait presque incroyable que ce pût être des marins, quelques-uns même des soldats, habillés, comme ils l'étaient, de robes de chambre plutôt que d'autre chose.

“ Harnachement très peu pratique, pensai-je, pour de telles professions. ” Mais il paraît qu'ils connaissaient bien leur métier, et, malgré la houle qui secouait l'embarcation comme une simple boîte d'allumettes, nous atteignîmes enfin le quai.

En mettant pied à terre, je sentis immédiatement que j'étais dans un monde transformé ! Le monde de l'Islam, lequel ne change pas, d'Allah, du Kismet, des Mille et Une Nuits. Partout

émettait un nasillement discordant, tandis que la flûte indigène ne cessait de chanter. Dans la merveilleuse cité maure de Marrakech, où je suis allé plus tard, j'ai entendu, sur la grande place du marché d'El Fna, une musique vraiment extraordinaire. Des orchestres concurrents, composés de flûtes, de violes et de tambours, jouaient porte à porte, sans se préoccuper des exécutions rivales ; des chanteurs chantaient d'une voix forte, dure, mais



Le Port et la Ville de Tanger.

(Photo Illustration).

les Maures de haute taille, vêtus de blanc ; les maisons mystérieuses aux hauts murs, avec leurs toits plats et l'absence de toute fenêtre ; les troupes de mules, de chameaux et d'ânes, leurs paniers remplis de toute sorte de marchandises ; les porteurs d'eau chargés de leurs peaux de bouc remplies d'eau. Mais le centre capital d'attraction était la place du marché où grouillaient toutes les manifestations de cette vie étrange et animée.

Ici il y avait toujours de la musique : d'étranges airs arabes, alternativement rudes et plaintifs. On entendait battre une sorte de tambour primitif ; un instrument qui avait l'air d'une viole

prenante ; des professeurs récitaient des passages du Coran d'un ton passionné ; des charmeurs de serpents fascinaient des serpents avec des incantations rauques et d'étranges notes qu'ils tiraient de clarinettes primitives. Le tout créait une symphonie cacophonique, que le plus moderne de nos compositeurs aurait difficilement égalée. Je crois que les Maures aiment vraiment la musique : la leur, j'entends.

Le Grand Pacha des Montagnes de l'Atlas, Sid Glaoui, protecteur de tous les arts arabes, envoya une mission en Égypte, où je crois que l'on trouve les plus beaux spécimens de musique

arabe, et en fit venir les exécutants les plus habiles pour enseigner leur art à ses Berbères sauvages de la montagne. Les chanteurs arabes sont également très estimés, et quelques-uns, à ce que l'on m'a dit, vont de la maison d'un grand caïd à celle d'un autre, tout comme les anciens troubadours, reçoivent des récompenses magnifiques et sont très recherchés pour leurs talents musicaux. Ils chantent plutôt de la gorge et d'une manière déclamatoire, pour des oreilles européennes, mais leur chant a une certaine beauté sauvage et mélancolique qui impose l'attention.

L'un des pachas les plus distingués que j'aie rencontrés avait un très vif désir de m'entendre jouer, et quand je lui dis que mon répertoire ne comportait pas de musique arabe, il me répondit qu'il ne se souciait pas de ce que je jouerais, pourvu qu'il puisse voir l'agilité de mes doigts. Les traits, les trilles, les passages rapides le charmaient et, quand j'eus fini, il me dit qu'il voulait me faire cadeau d'un tapis tissé par ses propres tisserands dans la montagne, tant il avait eu de plaisir à m'entendre. Il tint sa promesse et je vis arriver, l'après-midi même, un grand tapis aux couleurs vives.

Voyager à travers le Maroc ne saurait égaler le repos sur un lit de roses, quand on est pressé. Tout va bien si vous avez largement le temps et si vous pouvez aller à l'allure qu'il vous plaît. Mais je devais fréquemment partir en automobile à quatre heures du matin pour arriver à destination assez tôt pour mon concert du soir, et j'ai souvent eu à voyager dix ou douze heures, pour jouer le soir même (tous les transports de voyageurs au Maroc se font en automobile).

Naturellement, je n'avais nullement l'intention de donner des concerts. Je pensais simplement à passer mes vacances tranquillement, mais on me pressa de donner des concerts dans quelques villes, et je succombai. Une des salles dans lesquelles je jouai portait le nom retentissant d' "École des Hautes Études Berbères"; j'y donnai à mon auditoire du Beethoven, du Chopin, du Debussy et du Ravel — en fait, exactement le même genre de programme

qu'en Europe — et je trouvai que le public était à la fois intelligent et enthousiaste.

Un pareil résultat est dû dans une large mesure aux Français qui ont réalisé des miracles au Maroc depuis le peu de temps qu'ils y sont. Des routes merveilleuses ont été construites par eux dans tout le pays, des hôtels majestueux ont été installés, et un genre de vie et d'éducation généralement élevé a été implanté dans ce pays. On peut admirer tous ces bienfaits dans la zone française, ainsi que les relations amicales des Français avec la population arabe. Les Français font circuler d'excellents services d'automobiles dans tout le Maroc, pour la commodité des touristes et des voyageurs en général, et ces services sont confortables, pourvu que l'on prenne la précaution de payer une place de plus que celle dont on a réellement besoin.

Je n'étais pas au courant de l'avantage qu'il y a à procéder ainsi, lorsque je fis mon premier long voyage de huit heures en automobile; aussi me trouvai-je étroitement coincé entre ma femme et une Française extraordinairement grasse. Je ne suis pas trop mince moi-même et ne sais vraiment pas qui de nous souffrait le plus; mais la Française était très loquace et se plaignit amèrement au bout de la première heure. Elle ne cessa de protester qu'elle avait payé sa place assise et que cependant elle était outrageusement aplatie. Enfin elle regarda de travers ma femme qui est nettement mince, et s'exclama méchamment: "Mais comme votre femme est énorme!" Je la calmai de mon mieux en lui démontrant avec succès qu'elle s'était assuré un pouce de place de plus que nous n'en avons, et, comme c'est avec raison que l'on dit que les Français sont un peuple logique, ce fait évident finit par la réduire au silence.

J'ai été fortement impressionné par la dignité des Maures, leurs manières exquises et leurs allures princières, ainsi que par la considération qu'ils témoignent à tout ce qui touche aux Arts et à tous les artistes. Comme exemple de leur parfaite courtoisie, je me plais à rappeler le cas d'un homme que j'ai rencontré à Rabat,

charmante et intéressante ville sur la côte de l'Atlantique. Ce gentleman, superbement vêtu d'un long manteau noir et d'une robe d'un blanc immaculé, toute brodée, m'entendit demander à l'aimable directrice française de notre hôtel ce qu'il y avait à voir dans la ville. Il remarqua qu'elle me conseillait d'aller aux fameux jardins maures qui dominant le port ; il s'approcha immédiatement avec une gracieuse salutation et me demanda en un Français quelque peu boîteux l'autorisation de se mettre à ma disposition pour me montrer les jardins et le musée.

Ce fut le plus charmant des guides, et, après m'avoir montré toutes les beautés de la ville, il me fit une autre révérence comme un prince et me dit : " Je regrette d'être obligé de vous quitter, mais je dois aller au Hammam prendre un bain turc. " Je dois dire que personne moins que lui ne semblait avoir besoin de prendre un bain. À en juger par ses airs de grand seigneur, je pensais que ce devait être au moins quelque grand caïd, mais

quand je demandai à l'hôtel si on savait qui il était, on me répondit que c'était simplement un des boutiquiers du Bazar et qu'il vendait des tapis. Il n'essaya pas une fois de m'entraîner dans son

magasin ou de me pousser à acheter ; son plaisir se bornait à être l'ami courtois de l'étranger.

Si les marchands de tapis du Maroc ont les manières et l'apparence de princes, les princes eux-mêmes vivent dans une splendeur et une magnificence extrêmes ; leurs palais sont des merveilles d'architecture. Des halls de marbre, pavés de délicates mosaïques, des cloîtres aux beaux piliers entourent des jardins remplis d'orangers et de citronniers exquis ; des fontaines chantantes et d'adorables étangs frais rivalisant entre eux pour donner

du charme et un caractère romantique à ces demeures princières. Un palais moderne que j'ai visité avait sept salles de bains et, dans chacune de ces salles, deux vastes baignoires vis-à-vis l'une de l'autre, l'une servant à se savonner, l'autre à se rincer (Les Maures nous repro-



Musiciens Marocains.

(Cliché Illustration.)

chent d'être malpropres parce que nous nous rinçons dans l'eau où nous nous sommes déjà lavés). Je me demande s'ils n'ont pas raison.

Pendant mon séjour à Tanger, j'ai été admirablement traité par un noble pacha maure, dans sa magnifique demeure. Comme homme, il était beau — six bons pieds de haut et beaucoup d'allure. Quand il montait sa mule d'un blanc de neige, assis sur une selle arabe cramoisie, à pommeau élevé, il offrait un spectacle absolument merveilleux. Sa salle à manger était une véritable salle de banquet aux nobles proportions, et les nombreux plats, aussi riches que variés qu'il servait à ses invités, témoignaient d'une technique d'art culinaire d'un ordre certes très élevé. Il semblait un peu difficile au début de manger gracieusement avec seulement les doigts de la main droite, comme il est d'usage chez les Maures, mais ils affirment que, lorsque l'on a pris l'habitude de manger ainsi, c'est beaucoup plus propre que d'avoir à laver de la vaisselle et des couverts sales, et que cela épargne en outre un travail qui n'en finit pas.

Les Maures sont exquise ment hospitaliers et ils ont toujours une ou deux chambres à coucher confortables, toujours prêtes pour quelques amis ayant besoin d'un logement pour la nuit ; on m'a même dit qu'il est presque inutile d'aller à l'hôtel quand on voyage au Maroc, si l'on a la chance d'avoir des amis parmi les généreux habitants. Je dois dire que le même charmant trait de caractère domine dans la colonie européenne.

J'invitai mon ami le pacha, qui me traitait à Tanger, à venir au concert que je donnais dans cette ville. L'auditoire devant lequel je jouai ce soir-là était, je crois, l'une des réunions les plus cosmopolites que j'aie jamais vues. Deux ex-vizirs de l'ancien Sultan du Maroc, un ancien premier Ministre de Russie, des Britanniques, des Français, des Belges, des Espagnols, des Italiens, des Berbères du Riff, tous étaient là attirés par le charme des grands musiciens classiques de l'Europe.

Il n'y avait dans toute la ville qu'un piano d'un format suf-

fisant pour servir dans une salle de concert, et il fallait le transporter sur la tête de huit Arabes, en descendant une colline presque aussi à pic que le mur d'une maison. J'espère que le piano est rentré sain et sauf à son logis au sommet de la colline ; mais je devais partir de bonne heure le lendemain, de sorte que j'ignore encore quel fut son destin.

D'une manière générale, j'ai constaté que les simples mélodies plaisent aux Maures et que c'est surtout le côté exécution de la musique qui les intéresse. Ceci n'a rien qui puisse surprendre, si l'on considère que dans l'art même de leur pays, en décoration aussi bien qu'en musique, ce qui attire, c'est la complication et l'ingéniosité des formes et des dessins, c'est-à-dire le métier plutôt que le sujet quel qu'il soit. Sous ce rapport, leur point de vue artistique se rapproche beaucoup des idées de nos musiciens extra-modernes qui comptent principalement sur des contrastes de rythme et sur l'habileté technique dans le maniement d'effets nouveaux et frappants, et non pas sur la création et le développement de la mélodie ou du sentiment romantique tel que l'expriment nos œuvres classiques.

J'avoue que j'ai senti qu'il y avait de la musique autour de moi dans chaque ville marocaine que j'ai visitée. Même les mendiants demandent l'aumône sur un ton chantonnant et musical ; et quand vous passez par les rues étroites, vous entendez soudainement s'échapper de la fenêtre d'une mosquée cachée, des passages du Coran chantés sur de curieux modes en tons entiers, et, dans les pittoresques "souks" (c'est le nom qu'on donne aux bazars) et autour des marchés bourdonnants, tout jusqu'au bruit est de la musique.

L'instrument indigène des Arabes, la flûte de roseau, s'entend toujours quelque part — à une fenêtre au-dessus de vous, au loin dans une rue latérale, ou bien jouée par l'employé d'un marchand, assis les jambes croisées sur le sol de sa boutique ouverte, ou même par un petit mendiant accroupi dans le ruisseau sous vos pieds.

Puisque nous parlons de mendiants, j'ai remarqué un fait touchant concernant les mendiants marocains ; tandis que le riche, monté sur sa mule, fait l'aumône au pauvre, le pauvre fait ce qu'il peut en donnant à plus pauvre que lui, et ainsi de suite en descendant l'échelle sociale jusqu'au mendiant en haillons sordides que j'ai vu donner un centime à un aveugle encore plus déguenillé si possible qu'il ne l'était lui-même.

Je ne peux terminer mes souvenirs dorés du Maroc sans me donner la satisfaction de célébrer tout particulièrement une fois de

plus l'hospitalité sans bornes que j'ai reçue de mes compatriotes. Ils m'ont témoigné la plus grande amabilité et tous, sans exception, connaissaient parfaitement le pays et ses habitants et se sont immensément intéressés à ma visite et à mon art.

Ça été pour moi un véritable plaisir de les rencontrer et de pouvoir me réclamer d'eux comme de mes compatriotes d'adoption.

Mark HAMBURG.

